

Un gentilhomme ministre et théologien protestant :

ANTOINE DE CHANDIEU

(1534 — 1591)

I. LE PASTEUR DE PARIS

Le mois de mai de l'année dernière a été marqué par les cérémonies du Jubilé de l'Eglise réformée de France : elle célébrait le quatrième centenaire du premier synode national de Paris, celui du 26 mai 1559, où fut rédigée la confession de foi du protestantisme français.

Pour cet événement, une exposition des documents sur "les débuts de la Réforme en France" fut organisée au printemps à Paris, aux Archives Nationales, puis en décembre à Lyon au Palais des Beaux-Arts.

Cette commémoration a été l'occasion de rappeler le rôle de premier plan joué par un jeune gentilhomme, ministre de l'Eglise de Paris, Antoine de Chandieu, connu sous le nom de La Roche Chandieu.

« Par le synode de 1559, l'Eglise de France proclamait qu'elle « était majeure et indépendante, position qui correspondait aux « vues de la noblesse de France et des ministres gentilhommes, « comme La Roche Chandieu qui, vers la fin de 1558, fut à l'origine « du projet... (1) »

Par sa famille et ses attaches dauphinoises, La Roche Chandieu intéresse notre histoire locale (il fut lui même seigneur du château et de la baronnie de Chandieu à partir de 1563), mais son activité politique et religieuse relève bien davantage de la grande histoire.

Antoine de Chandieu naquit en 1534, non pas au château de Chandieu, berceau de ses ancêtres, mais dans la maison forte de Chabottes en Maconnais, fief de sa mère Claudine du Molard.

Il n'avait que quatre ans, lorsqu'il perdit son père Miles de Chandieu, un vaillant militaire qui combattit sous François 1^{er} et fut fait prisonnier à Pavie.

Restée veuve, sa mère, dame de Chabottes, veilla à l'éducation de ses deux fils : l'aîné Bertrand, héritier de la seigneurie et du nom de Chandieu fut tout naturellement destiné à la carrière, des armes, comme son père. Après avoir servi avec distinction dans les campagnes contre les Impériaux et les Espagnols il fut lui-même fait prisonnier puis devait mourir, en pleine jeunesse, sur le champ de bataille de Dreux, dans les rangs protestants.

de 1559, in bul, de la Société d'histoire du protestantisme français, avril juin 1959 p. 32.

77

Le cadet, Antoine, désigné sous le nom de La Roche, était "réservé aux charges de l'Etat et voué aux études de la jurisprudence".

De bonne heure, il fut envoyé à Paris et confié aux soins d'un précepteur Mathias Granjean (2), qui avait déjà été en rapport avec Calvin. "Il reçut par lui la première impulsion vers les idées nouvelles qui travaillaient les esprits".

Il alla ensuite poursuivre ses études à Toulouse ; il reçut dans cette ville d'excellentes leçons de droit et acquit les bases d'une érudition classique dont ses écrits rendront plus tard témoignage.

Enthousiasmé par "l'Institution chrétienne", il se rendit de là à Genève pour y recevoir les instructions particulières de Calvin et de Théodore de Bèze pour lequel il conserva la plus vive amitié.

Un procès relatif à la succession d'un oncle paternel l'appela bientôt à Paris "où, dit son biographe, il allait trouver dans la communion de ses frères en la foi, la vocation qui devait décider de toute sa carrière ultérieure". (3)

**

En septembre 1555, à l'époque de l'arrivée d'Antoine de Chandieu, si l'on en croit de Bèze, la communauté protestante de la capitale cherchait à s'organiser. On se réunissait souvent chez un gentilhomme du Maine, le sieur de la Ferrière, "en son logis du Pré aux Clercs. »

Après la naissance d'un enfant, ce dernier proposa d'élire un membre "qui peut conférer le baptême". On choisit pour cela un jeune homme d'Angers, âgé de 22 ans, Jean Le Masson, sieur de Launay connu sous le nom de La Rivière (4).

Puis, à la fin de l'année suivante, 1556, on nomma un second pasteur qui, comme Le Masson et Calvin lui-même, avait été juriste avant de devenir théologien : c'était Antoine de Chandieu ; il avait également tout au plus vingt-deux ans.

Comme son collègue La Rivière, il prit un nom d'emprunt celui de "La Roche". Pour éviter les indiscrétions de la police les premiers pasteurs changeaient facilement "de logement, d'habillement, de nom même. (5) »

**

Son plus ancien biographe, en même temps que son ami, Jacques Lect (Lectius) qui publia une vie d'Antoine de Chandieu écrite en latin, à la tête de ses œuvres, rappelle que "le rang occupé par sa famille lui promettait un brillant avenir de ri-

(2) Mathias Granjean retiré à Genève y fut précepteur, puis maître d'école à l'hôpital et enfin pasteur à Dardagny, près de Genève où il mourut le 22 juillet 1567.

(3) Auguste Bernus : Le ministre Antoine de Chandieu, Paris 1889.

(4) Jacques Pannier : L'Eglise Réformée de Paris sous Henri IV, Paris 1911 p. 22.

(5) Pour Auguste Bernus La Roche serait le nom d'un fief qu'Antoine de Chandieu possédait en Dauphiné. (sic)

77

chesses et de dignités mais qu'il sacrifia pour son ministère évangélique" (6).

Érudit versé dans la jurisprudence, orateur habile et entraînant, le jeune ministre contribua plus que personne à donner son caractère à l'Église naissante de Paris (7).

Dès le mois de septembre 1557 à la suite de l'affaire de la rue St-Jacques qui s'était soldée par l'emprisonnement au Chatelet de nombre de ses ouailles, Chandieu rédigea une "Apologie ou Remontrance" destinée à être mise sous les yeux du roi Henri II. Cette remontrance, le premier écrit sorti de la plume de La Roche, qui sera si féconde par la suite, ne tendait d'ailleurs qu'à disculper les malheureuses victimes de cette manifestation.

De tous les pasteurs de Paris, il devint le plus en vue, soit en raison de ses talents supérieurs et de son activité, soit à cause de sa position sociale et de sa fortune. Les grands seigneurs sympathiques à la Réforme l'honoraient de leur amitié.

Le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, mari de Jeanne d'Albret l'avait en particulière estime.

Condé, son frère, le recevait dans sa maison. Le bruit ne courait-il pas que c'était Chandieu qui avait converti le jeune prince à la Réforme ? Le sûr est que Eléonore de Roye, la belle-mère de Louis de Bourbon, en était fort entichée (8).

Sa notoriété lui donnait une figure de chef, mais sa liberté en était d'autant plus menacée : en juin 1558, un dimanche matin, à 11 heures, La Roche est arrêté à son domicile avec son domestique. Par bonheur son protecteur, le roi de Navarre, arrivait à Paris, venant de Fontainebleau où résidait la cour. Il alla lui-même à la maison de justice réclamer « cet homme », comme étant son chambellan. Le lieutenant consentit à s'en dessaisir, mais conserva ses papiers et le domestique.

Le pasteur Macar, collègue de Chandieu raconte l'événement à Calvin, dans une lettre du 10 juin 1558 et celui-ci, qui n'aimait guère Antoine de Bourbon, se contenta de répondre « c'est ainsi que cet homme pusillanime osa réclamer La Roche comme s'il était de ses gens et se rendit lui-même à la prison pour le délivrer », mais il ajoutera plus tard cette réflexion tout en faveur de Chandieu : « heureuse démarche, eût-il été par trop dommage à l'Église de Dieu la perte d'un tel personnage qui a depuis tant servi (9). »

Un mois à peine après cette arrestation, le 16 juillet 1558, craignant sans doute une confiscation de ses biens familiaux, son frère aîné Bertrand de Chandieu, seigneur et baron du lieu « en son nom et en celui de son frère noble Antoine de Chandieu,

(6) Lectius : De Antonii Sadeelis vita, Genève 1615.

(Sadeel signifie en hébreu "chant de Dieu").

(7) A. Chagny : Le tumulte d'Amboise et les Chandieu, in bull. de la Faculté catholique de Lyon 1951, juillet-décembre p. 44.

(8) L. Romier : La conjuration d'Amboise, Paris 1923, p. 18.

(9) Calvini opera, tome XVII, p. 214. et Histoire des Églises Réformées, tome I, p. 141.

seigneur de Chabottes » vendit à Michel de la Poype, seigneur de Serrière et de Toussieu, non seulement la terre, seigneurie, baronnie, juridiction haute, moyenne et basse de Chandieu mais encore tous ses privilèges, droits, domaines et jusqu'aux meubles du château (10), le tout pour 4.300 livres. Ce chiffre relativement modeste laisse deviner le véritable caractère d'une telle vente. Pressé par la nécessité, Bertrand avait conclu rapidement un accord avec son voisin, le seigneur de Toussieu pour le soulager des soucis de sa baronnie.

Le pasteur A. Bernus prétend, sans donner la source de son renseignement que « Bertrand de Chandieu fit simplement donation, le 30 octobre 1558, de ses seigneuries de Chandieu et « autres lieux au prince de Condé dont il suivait le parti. »

Il est certain qu'Antoine de Chandieu, le pasteur parisien, restait très attaché aux souvenirs de sa famille. Il acheta Chandieu, dès 1563, après l'édit d'Amboise et la mort de son frère.

A cette époque, le pasteur La Roche était rentré dans les bonnes grâces de roi, puisque « le 25 septembre 1563, Charles IX, étant à Paris, lui donna des lettres portant don des droits de lods, soit 800 livres tournois, dus en raison du rachat de la terre et de la seigneurie de Chandieu à Michel de la Poype ». (11).

**

Après son arrestation, La Roche Chandieu, devenu « héros de l'Église parisienne » quittera Paris par prudence et « décision des frères ».

Il se retira quelque temps à Orléans dont l'université et le clergé sont en partie gagnés à la Réforme. Son ami Anne Du Bourg y avait professé dix ans le droit civil avant d'être consulté au parlement de Paris. En décembre 1559, après le supplice de ce magistrat, Chandieu publiera l'émouvante « Confession de Foy de Monsieur Du Bourg ».

Dès le mois d'août 1558, il est de retour d'Orléans ; le consistoire l'envoie avec son collègue Macar, auprès de Louis de Bourbon, prince de Condé « encore indécis dans sa foi » pour l'intéresser au sort des prisonniers. On se servait de ses talents d'orateur et de l'amitié que lui portaient les Bourbons pour agir sur eux dont on espérait du secours.

C'est ainsi qu'on l'avait déjà délégué en mars 1558 « pour secouer l'indolence du roi de Navarre » son libérateur « dont on attendait bien davantage ».

Vers la fin de 1558, Chandieu est envoyé à Poitiers. « Il s'agissait d'y rétablir au milieu des fidèles l'harmonie troublée par La Vau, ami de Michel Servet, et alors sous l'influence de Castalion qui s'élevait depuis trois ans contre le pasteur de Poitiers et contre la doctrine enseignée par les Églises (12).

(10) Archives de l'Isère, Grand inventaire de la Chambre des Comptes.

(11) Archives de l'Isère B 3445

(12) A. Bernus, opus cité.

Les ministres des « congrégations voisines », réunis avec La Roche Chandieu à l'occasion de la Cène en vinrent à exprimer leur vif désir de voir les Eglises isolées jusque-là s'unir par une confession de foi et une discipline ecclésiastique commune.

Ce souhait devait trouver une réalisation avec la célèbre « Confessio Gallicana » arrêtée lors du premier synode national de Paris, celui du 26 mai 1559, dont on vient de fêter le quatrième centenaire.

C'est ce qu'exprime Théodore de Bèze dans son « Histoire ecclésiastique » : « L'occasion de cette assemblée (le synode de 1559) fut que sur la fin de l'année précédente Antoine de Chandieu fut envoyé par l'Eglise de Paris à l'Eglise de Poitiers pour quelque affaire et même pour rendre témoignage de certains personnages dont ceux de Poitiers étaient en peine ».

Quelques ministres circonvoisins réunis en cette circonstance « donnèrent lors charge au dict Chandieu de communiquer à l'Eglise de Paris » ce souhait : « Que toutes les Eglises de France dressassent d'un commun accord une confession de Foy... sans laquelle elles sembloient estre menacées de beaucoup de confusion » (13).

L'idée suivit son chemin et le premier synode national fut réuni à Paris le 26 mai 1559 à l'hôtel du Vicomte. On y adopta une confession de foi pour toutes les Eglises réformées de France.

Morel, le modérateur du synode, écrivit à Calvin le 9 juin un compte rendu très rassurant de cette assemblée : c'est à peine si on avait changé quelques mots à sa propre profession de foi.

Si Genève et Calvin n'avaient pas été avertis auparavant, c'est que, fait remarquer M. J. Poujol, les grands seigneurs, amis de la Réforme, tels que le prince de Condé, Coligny, ou d'Andelot, avaient demandé que cette confession de foi soit rédigée en France, par des pasteurs français. A cette condition, ils acceptaient de la présenter au roi.

Il paraît probable qu'il faut attribuer la paternité de cette « Confessio Gallicana » au pasteur La Roche Chandieu.

Ce fut lui en tout cas, qui écrivit au nom « des Français qui désirent vivre selon la pureté de l'Evangile de Notre Seigneur Jésus Christ » la belle épître au roi mise au devant de la Confession de foi et présentée à François II à Chenonceaux et après le tumulte d'Amboise (15).

**

Moins de deux mois après le synode parisien, Henri II, le 3 juillet 1559, succombait à l'atroce blessure que lui avait faite

(13) Histoire ecclésiastique, t. I, p. 172. Cité par L. Christiani Le concile de Trente (Histoire de l'Eglise XVIIe), p. 397.

(14) Jacques Poujol, University of southern California : Bull. cité 1959, p. 49.

(15) J. Prunier : Les Origines de la Confession de foi et de la discipline des Eglises Réformées de France. (Paris, 1936).

Ce serait Coligny qui aurait fait cette présentation au Roi.

c. f. G. Allard : "Bibliothèque du Dauphiné" Grenoble 1797, p. 106.

77

la lance de Montgomery. Sa dernière parole avait été : « Que mon peuple persiste et demeure dans sa foi ».

Son fils aîné, François II, était un adolescent de 15 ans. Les Guises, oncles de la nouvelle reine, l'Ecossaïse Marie Stuart, conservaient le pouvoir.

Cette nouvelle promotion fut très mal accueillie dans les milieux protestants. On aurait voulu les voir remplacer par les Bourbons, dont nul n'ignorait la sympathie pour la Réforme. L'exercice du pouvoir ne revenait-il pas de droit aux Princes du sang ?

Lorsqu'Antoine de Bourbon, premier Prince du sang, vint à Paris avec sa petite cour de Nérac à l'occasion des cérémonies des funérailles, le pasteur Chandieu est député à sa rencontre par ses coreligionnaires sur la route de Vendôme. Sa mission était de "remontre ses droits au souverain" en l'assurant que "les ministres et presque toute la noblesse" étaient avec lui (16).

Morel, le collègue parisien de Chandieu, rejoignit ce dernier quelques jours plus tard à Vendôme. Les deux ministres retrouvèrent le roi de Navarre un peu mieux disposé, mais en proie à une peur extrême ; il ne voulait pas s'engager à fond contre les Guises.

Antoine de Bourbon séjourna quelques jours à la Cour à Saint-Germain, puis le 23 août, le grand deuil étant terminé, François II, sa mère et les Guises, partent pour Villers-Cotteret. Le même jour, le roi de Navarre va faire une visite au tombeau d'Henri II à Saint-Denis et fixe dans cette ville un rendez-vous secret au pasteur La Roche Chandieu et à l'ambassadeur d'Angleterre.

Chandieu sortit de cette entrevue fort mécontent et tout irrité contre "l'ineptie" du prince aîné des Bourbons "qui déclarait avoir admis le gouvernement des Guises" (17).

Déçu par le roi de Navarre, le jeune Antoine de Chandieu tenta de s'adresser plus haut et plus près du trône avec le concours de sa protectrice Eléonore de Roye, belle-mère du Prince de Condé.

Cette ardente calviniste avait répandu jusque dans les milieux de la Cour le bruit du succès de son éloquent protégé. Dans la conversation, à plusieurs reprises, la reine mère avait manifesté le désir d'entendre La Roche "dont on parlait tant".

C'est Morel qui l'écrivit à Calvin le 11 septembre 1559 en précisant : "par la bouche de La Roche, elle désirait merveilleusement être informée de la vraie cause des troubles et quels moyens on tiendrait pour donner état paisible à ceux de la religion. Car disait-elle j'ai ouï raconter tant de vertus et de grâces singulières de ce jeune gentilhomme que je crois qu'il me trompera pas" (18).

(16) Opera Calvini (lettres du ministre Morel à Calvin du 1er et 15 août 1559).

(17) L. Romier : "La conjuration d'Amboise". Paris 1923, p. 24.

(18) Opera Calvini — Lettre de Morel à Calvin du 11 septembre 1559.

77

Eléonore de Roye proposa à Catherine de Médicis de lui ménager une rencontre secrète avec La Roche pendant le voyage de la Cour à Reims, à l'occasion du sacre de François II.

Catherine craignit-elle au dernier moment de se compromettre ? Le sûr est que Chandieu, parti de Paris, attendit vainement toute une journée dans un petit village des environs de Reims, que la reine mère le fit appeler. Le 10 décembre, l'ambassadeur d'Angleterre, Trockmorton, qui était dans les confidences, adressa à sa souveraine Elizabeth des renseignements très précis sur la mission de Chandieu, que l'on a qualifiée de "tentative de conversion de la reine mère (19).

Cet échec ne devait pas décourager notre jeune pasteur, loin de là.

Par sa propagande contre les Guises il allait servir Condé dans son projet de, coup d'état qui portera, dans l'histoire le nom de "tumulte d'Amboise".

Au mois de septembre 1559, parut un écrit anonyme qui exposait pour la première fois, la thèse, suivant laquelle François II n'étant pas majeur ne devait pas régner ; "selon les bonnes coutumes du Royaume, la régence devait être déferée à un prince du sang" et non pas aux Guises qui ont usurpé le pouvoir.

Or cet écrit, qui eut un grand retentissement et provoqua plusieurs répliques, est formellement attribué à Chandieu par son ami et biographe Jacques Lectius (20).

Porteur de ce factum, Chandieu va consulter Genève "s'il ne serait pas licite de résister à la tyrannie dont les enfants de Dieu étaient pour l'heure opprimés." Le consistoire genevois, dominé par la haute personnalité de Calvin, s'opposa au projet de coup d'état en conseillant "de laisser passer la tempête, en priant et en prenant patience".

Chandieu s'en va donc de Genève à Paris avec la consigne de ne point laisser les ministres autorisés se compromettre dans une révolte à mains armées pour une "cause civile".

Cette attitude, notre ministre l'expliquera dans son "Apologie du tumulte d'Amboise" publiée au lendemain de l'événement.

Cependant, certain capitaine, lieutenant de Condé, qui tenta de surprendre la ville d'Amboise, le 17 mars 1560 le touchait de très près ; c'était le propre frère de notre pasteur La Roche, Bertrand de Chandieu. Il commandait l'escadron d'une centaine de cavaliers ceinturés d'écharpes blanches (la couleur du Roi) qui "vinrent donner l'alarme à la ville d'Amboise, la pensant avoir surprise, mais où ils trouvèrent visage de bois" (21).

Bertrand de Chandieu avait pu, en effet, sans encombre pénétrer dans le faubourg, jusqu'à la porte des Bonshommes au pied du château et s'y maintenir plus de deux heures. Mais le duc de Guise et ses gens montés à cheval sortirent par une porte latérale et vinrent prendre l'assaillant de flanc. « Quoi voyant

(19) L. Romier : "Le royaume de Catherine de Médicis" 1922, tome I, p. 45.

(20) A. Chagny : opus cité, p. 55.

(21) J. Tricou : "Chronique de Jean Gueraud". Lyon 1929, n° 229.

« les écharpes blanches s'enfuirent et toute la troupe de Chandieu s'échappa grâce à la vitesse de ses chevaux (22). »

**

Catherine de Médicis, attirée naguère par la renommée du pasteur La Roche, fut certainement informée du rôle qu'il avait joué dans les origines de la conjuration d'Amboise. En raison de quoi elle s'opposa formellement à son admission au Colloque de Poissy (septembre 1561).

Malgré cela, à la suite de ce colloque, l'Eglise parisienne jouit pendant un certain temps d'une liberté relative. Dès le mois de septembre, un synode provincial y réunit les Eglises voisines. Des prédications de Théodore de Bèze eurent lieu dans les faubourgs, et le pasteur La Roche, par ses instructions religieuses, gagna à la Réforme le jeune étudiant Joseph de la Scala, âgé de vingt-deux ans. Devenu plus tard, sous le nom de Scaliger, une des gloires de l'érudition, il évoquera dans sa vieillesse le souvenir de "Monsieur de Chandieu, un gentil personnage et bon théologien... ce jeune homme et Mathieu Viret me cathé-chisèrent..." (23).

Profitant de cette accalmie, Chandieu alla se remettre quelque temps des fatigues de son ministère dans ses terres de Beaujolais. Il mit à profit ses vacances pour fonder une Eglise à Belleville. Ce répit fut brusquement interrompu, en mars 1562, par la nouvelle du massacre de Vassy, trouble préliminaire de la première guerre de religion. Les Huguenots, exilés bientôt de Paris, vont trouver asile à Orléans, rempart de l'armée réformée.

En cette cité, se tint le 25 avril 1562, le troisième synode national, et le pasteur La Roche est choisi comme modérateur.

Pendant une année, marquée par une peste terrible et le siège de la ville, Chandieu, avec son collègue La Rivière, exercent une influence prépondérante parmi les soixante-douze ministres réfugiés avec eux.

A la fin de la guerre, il eut la tâche épineuse de s'opposer au nom des Eglises, à Condé, le chef des Réformés, lors des négociations pour la paix d'Amboise. Le prince pressé d'en finir pour mettre fin à sa captivité faisait trop bon marché des intérêts religieux de son parti. L'altercation fut vive au point que Condé ne voulait plus entendre parler des ministres qu'il qualifiait de "babouins".

Pour La Roche, l'édit d'Amboise (19 mars 1563), conséquence de cette paix, était spécialement affligeant. Si le culte protestant était autorisé en province un article de l'édit l'interdisait dans la capitale :

"Entendons, que la ville et ressort de la prévôté et vicomté de Paris soient et demeurent exempts de tout exercice de la dite religion".

(22) L. Romier : "La Conjuraton d'Amboise". p. 34.

(23) Scaligerana — Cologne, 1695 p. 89 et 353.

Le journal d'Antoine de Chandieu nous permet d'assister à la douloureuse séance qui suivit, dans laquelle le 26 mars, le consistoire de Paris, en majorité réuni à Orléans, donna à ses pasteurs leur congé temporaire.

"Le consistoire de l'Eglise de Paris, y lisons-nous, est réuni ; ses membres constatant que le ministère évangélique est exilé de cette ville, permet à La Rivière et à La Roche de s'occuper de leurs affaires privées dont ils ont été tenus fort éloignés".

"Ils présentent à Dieu leurs gémissements et leurs prières, reconnaissant que leurs péchés méritaient ce châtement, mais ils invoquent son infinie miséricorde afin qu'il leur accorde la grâce de bientôt rétablir cette Eglise détruite". (24)

**

En ce printemps 1563, une autre épreuve, familiale celle-là, affligeait Antoine de Chandieu.

Son frère aîné, Bertrand, avait pris les armes en 1562, pour défendre la cause protestante à l'appel de Condé. Il s'était trouvé à la bataille de Dreux le 19 décembre ; dès lors on ne savait plus rien de lui. Le 12 janvier Théodore de Bèze écrivait d'Orléans à Calvin à son sujet : "nous n'oyons nulles nouvelles de Monsieur de Chandieu, ce qui nous fait conclure qu'il est plutôt mort qu'autrement" (25). Cependant le 23 mars une rumeur circulait : il était prisonnier du sieur de Crenay, l'un des gentils-hommes du feu Duc de Guise ; hélas, c'était là un faux bruit, qui fut bientôt démenti et l'on acquit la certitude qu'il avait été réellement tué dans la bataille.

A la suite de cette mort, Antoine de Chandieu, devenu le chef de sa maison, s'occupera de racheter le fief de Chandieu, baronnie de ses ancêtres, et Charles IX facilita sa tâche en lui faisant cadeau de ses droits d'achat (26).

Grâce à l'ère de paix consécutive à l'édit d'Amboise, il était rentré en possession de son château de Poles en Beaujolais, confisqué pendant la guerre. Il songeait maintenant à se marier et à y installer une jeune châtelaine.

Son cœur, nous dit son biographe, avait fait choix de noble demoiselle Françoise de Felins, dame de Folleville, de la famille des seigneurs de Banthélu, tous dévoués à la cause réformée, ce qui leur avait valu l'année précédente le saccageement de leur manoir.

Le mariage fut célébré le 20 juin 1563, son collègue La Rivière fut témoin du contrat.

**

Les soins domestiques n'absorbaient pas toutes ses pensées. En titre, La Roche restait toujours pasteur de l'Eglise de Paris, mais en fait, il ne pouvait s'occuper de son troupeau que de loin,

(24) A. Bernus : o.c. p. 129.

(25) Opera Calvini : tome 19, p. 633.

(26) Archives de l'Isère, B 3445.

par ses prières, ses lettres, et par de rares et furtives visites pour lesquelles il mettait spécialement à profit des séjours prolongés au château du frère de sa femme à Banthélu en Vexin (Seine-et-Oise).

Certes, il n'oubliait pas "sa pauvre Eglise". C'est pour elle qu'il publia en août 1563, chez Jean de Tournes à Lyon un touchant et précieux volume : "Histoire des persécutions et martyrs de l'Eglise de Paris, depuis l'an 1557 jusques au temps du Roy Charles neuvième" (27).

Le nom de l'auteur ne paraît pas une seule fois dans le livre mais il y a signé deux sonnets "De la constance des fidèles martyrs" du nom de A. Zamariel, traduction en hébreu de son nom de Chandieu (chant de Dieu).

C'est de ce pseudonyme qu'il signera toutes ses productions poétiques, réservant pour la prose un autre nom de guerre, celui de Sadeel, signifiant "champ de Dieu".

Par une longue épître, il dédiait cet ouvrage à "l'Eglise de Dieu qui est à Paris", au milieu de laquelle désormais il ne vivra plus, mais où "il avait employé toutes les forces de ses premières années", au point de mériter le titre de Fondateur de l'Eglise parisienne" que lui donnera Théodore de Bèze (28).

Au demeurant, le rôle de ce jeune ministre gentilhomme de trente ans, était loin d'être terminé.

(à suivre)

Docteur Joseph SAUNIER

(27) Un spécimen de cet ouvrage, prêté par la bibliothèque de Lyon, figurait au catalogue de l'exposition sur "les Origines de la Réforme" faite au Palais Lyonnais des beaux-arts en décembre dernier.

(28) "Parisiensis instauratae orthodoxae ecclesiae. Deo duce, fundator". The Beysi. Poemata varia ; édition de 1597 et suivantes.

TARIFS 1959-1960

ADRESSE :

Groupe d'études historiques du Bas-Dauphiné, « EVOCATIONS », Crémieu (Isère). C/c. P. Lyon 2142-59.

Abonnement	4,5 N. F.
Abonnement de soutien (1)	5,5 N. F.
Ami d' « Evocations »	7 N. F.
Membre Bienfaiteur	10 N. F.

(1) Les revues sont expédiées sous enveloppe, non pliées.

A PROPOS D'UN QUATRIEME CENTENAIRE

Un gentilhomme ministre et théologien protestant :

ANTOINE DE CHANDIEU (*) (suite)

(1534 — 1591)

II.

L'ECRIVAIN — LE DIPLOMATE

Le printemps 1563 marque un important changement dans la vie mouvementée d'Antoine de Chandieu. Le 19 mars l'édit d'Amboise était venu ramener pour un temps la paix religieuse en France.

Notre pasteur Laroche a 29 ans ; il songe alors à se marier puis à racheter à Michel de la Poype le château de Chandieu vendu par son frère Bertrand : Charles IX facilite cette récupération en lui faisant cadeau des 800 livres tournois des droits de vente (1).

Désormais, il pourra abandonner son pseudonyme de "Laroche" pour le nom, plus honorifique, de "Monsieur de Chandieu".

Dans son testament qu'il rédigea quelques années plus tard, à la veille de la deuxième guerre civile, le 9 septembre 1567, il s'intitule : "Antoine de Chandieu, seigneur dudit lieu en Dauphiné, de Pôles et de Proprière en Beaujolais" et Bernus, son biographe, déclare : "il aurait pu ajouter les titres de "seigneur de Chabotte et de Viellecour en Mâconnais, de Grovelly en Bourgogne, de La Roche en Dauphiné et de Folleville en Beauce" (2).

Il ne résida guère dans son fief de Chandieu en Dauphiné à trois lieues de Lyon ; son domicile habituel était à Pôles en Beaujolais d'où il rayonnait facilement en Bourgogne, en Lyonnais et jusqu'à Genève.

Ses affaires personnelles n'accaparaient cependant pas toutes ses pensées : humaniste et érudit latiniste, il écrivait volontiers en vers et en prose, et à cette époque plus spécialement des ouvrages de polémique.

Dès 1563, il publiait, chez Jean de Tournes à Lyon : "La Métamorphose de Ronsard en prêtre", une violente diatribe contre le Maître de la Pléiade.

Pendant la première guerre civile, Ronsard avait trouvé des accents passionnés pour plaindre la terre de France et accuser les protestants de tous les maux qui l'accablaient.

Il était paru, successivement, à Paris en 1563 : "Le Discours des Misères de ce temps. A la Roynie, mère du Roy, par P. de

(1) Archives de l'Isère. B.3445

(2) Auguste Bernus : "Le ministre Antoine de Chandieu" bul. de la Société d'histoire du protestantisme français, 1888, p. 170

(*) Voir "Evocations" n° 4 mars-avril 1960

Ronsard Vendommois" et "La Continuation du Discours des Misères de ce temps. A la Roynie ; puis en 1563 "Les Remontrances du Peuple de France".

"La riposte protestante ne se fit guère attendre, riposte particulièrement cruelle pour Ronsard, car ses adversaires ne se contentaient pas de répondre à ses arguments théologiques ou politiques, mais ils s'acharnaient à (démolir l'homme et le poète" (3).

Antoine de Chandieu, poète et polémiste lui-même, fut l'un des principaux auteurs de ces pamphlets contre Ronsard (4).

"La Réponse aux calomnies contenues au discours et suyte du discours sur les Misères de ce temps", est signée A. Zamariel, pseudonyme de notre Chandieu, quand il écrivait en vers.

**

Chandieu ne se bornait pas à se servir de sa plume mais usait aussi de la parole, pour chercher à établir des "cultes" dans les fiefs appartenant à des seigneurs protestants, comme le permettait l'édit d'Amboise.

Nous lisons dans son journal, à l'année 1564 :

« 16 juillet. L'église d'Amanzé est fondée. Dieu veuille la « protéger, la fortifier et la conserver par Notre Seigneur Jésus-Christ et bénir mon travail. Amen.

« 29 octobre. J'ai été chez la Dame de Saint André et « y ai prononcé quelques discours, que Dieu veuille bénir.

« 26 novembre. J'ai été à Vinzelles pour rétablir l'église « de Mâcon... etc. (5). ».

Ce culte dans les châteaux ne plaisait pas à Tavannes, gouverneur de Bourgogne, qui écrivait au Roi, le 25 avril 1565 :

« Il y a plusieurs gentilshommes et autres qui ont quelques « fiefs nobles, sous l'ombre desquels, ils font prêcher et reçoivent plusieurs gens de toutes qualités. »

Conseiller écouté des Eglises de Bourgogne, Chandieu n'était pas sans s'intéresser à l'Eglise de Lyon où le pasteur Viret exerçait un ministère fort apprécié.

De création ancienne, la "Congrégation lyonnaise" s'était fort accrue, en nombre et en importance, pendant la première guerre civile où la ville était restée aux mains des protestants.

Au dire de d'Aubigné "Lyon aurait été pris, plus par la langue de Viret que par les épées de ses citoyens". (6)

Mais Viret était Genevois et sous le gouvernement du duc de Nemours, en 1565, les pasteurs étrangers furent chassés de

(3) J. Pineaux : "Ronsard vu par ses adversaires protestants" congrès Budé : Lyon 1958 et bul. de la Société d'histoire du protestantisme français. 1959 p.56

(4) Charbonnier : "La poésie française et les guerres de religion". Paris Champion 1921 et Charbonnier : "Pamphlet protestant contre Ronsard" Paris Champion 1922

(5) cité par Bernus : "Antoine de Chandieu" d'après son journal autographe 1888

(6) Agrippa d'Aubigné : Histoire universelle " éd. 1626 Tom. I p. 202.

la ville. Chandieu n'hésita pas à venir le remplacer. C'est ainsi qu'Antoine de Chandieu devint "pasteur de Lyon" et le demeura pendant quelques mois...

**

En septembre 1567, c'est le début de la deuxième guerre civile. Renfermé dans son château de Pôles, Chandieu a le cœur ulcéré; il se reconforte par l'étude assidue des "Saintes Ecritures".

A la date du 11 janvier 1568, nous lisons dans son journal :
« Aujourd'hui, j'ai achevé la lecture de la bible hébraïque que j'avais commencée en 1561. »

Sa vaste érudition lui permettait de lire les Livres saints dans leur texte original, de rédiger ensuite des ouvrages de controverse...

**

Bientôt le meurtre de son cousin (7), le baron Pierre d'Amanzé, allait l'arracher à ses études.

Ce seigneur voisin, qui avait été lieutenant d'Andelot pendant la guerre, était pour lui un véritable ami; quand sa femme ou lui-même s'absentaient de Pôles, c'est à Amanzé qu'ils envoyaient leurs plus jeunes enfants, nous dit son biographe. Or, un matin de juillet 1568, le seigneur d'Amanzé, en sortant de son manoir, fut archebusé par des hommes masqués placés en embuscade, derrière la muraille des fossés de son château.

« Pour n'avoir pas le même sort, déclare Chandieu dans son « journal » je suis sorti de ma maison le 20 août 1568 fuyant devant les embûches et les menaces des impies ». Il erra pendant neuf jours, dans la campagne environnante et parvint le 29 août à traverser non sans miracle la rivière de Saône à minuit.

Il se rendit à Genève où il trouva la peste en arrivant, il gagna alors Lausanne où il débarqua le 9 septembre.

Cet exil que Chandieu croyait de courte durée, le tint deux années entières éloigné des siens, partie à Genève, partie à Lausanne. Un mois après sa fuite, un édit du roi interdisait dans toute la France l'exercice de la religion réformée, exilait tous les ministres : la troisième guerre civile avait commencé.

L'année suivante, les biens de Chandieu étaient mis sous séquestre. Sa femme resta en France pour sauver si possible quelques débris de leur fortune et pour assurer le pain de la famille.

Elle fit cependant deux courts séjours en Suisse dans l'un desquels, elle mit au monde son cinquième enfant, Suzanne, laissée à Lausanne, à la garde de son père.

C'est à Genève, qu'Antoine de Chandieu apprit le désastre subi par Coligny à Moncontour, le 11 octobre 1569; et alors de s'écrier : « Seigneur Jésus, aie pitié de ton Eglise ».

(7) La grand-mère d'Antoine de Chandieu se nommait Françoise d'Amanzé.



Antoine de Chandieu
dit Sadéel
(1534-1591)

d'après un tableau de famille
publié en 1911 par M. et Mme William de Sévery

Puis le 25 février, il reçoit la nouvelle du péril plus grand, que court sa famille, car son château est occupé par les ennemis.

Ce qui lui donne l'occasion d'écrire cette prière : « Que le Seigneur, prenant pitié de moi et des miens, nous protège tous, et nous et ce qui est à nous, par ses mains toutes puissantes, entre lesquelles je remets le soin de moi et de mes bien-aimés. »

Son exil lui inspire également des poèmes, entre autres : « l'Ode sur les misères des Églises françaises » dont nous extrayons ces quelques vers :

O Dieu puissant et redoutable
Toujours à Toi-même semblable
Vois donques ma captivité
Change ma faiblesse en puissance
Ma peur, en joie et assurance
Ma servitude, en liberté.

Ces simples extraits donnent un aperçu de ces "Poèmes chrétiens et moraux" en cinquante strophes, qui ont peut-être le mérite d'avoir été imprimés, à deux reprises, par Jean de Tournes.

Quel beau jour que celui où Chandieu reçut la nouvelle de la paix signée à Saint-Germain le 8 août 1570.

« O Seigneur, s'écrie-t-il dans ses notes, Dieu de la paix, Toi qui, prenant pitié de ton église, as mis fin à cette guerre cruelle qui a flambé pendant deux ans, continue selon ta clémence... »

Et il ajoute le 22 septembre 1570 : « Je quitte Lausanne pour mon chez-moi. » (8)

**

De retour dans son pays, Chandieu voit renaître les églises de leurs cendres. Entre autres, à Saint-Lagier en Beaujolais où son ami, le poète Alizet, exerce le ministère dans le fief du baron de Saint-Lagier, Louis de Laye. (9)

En avril 1571, comme délégué du Lyonnais et de la Bourgogne, il accompagne Théodore de Bèze au synode national de la Rochelle. Là, fut solennellement homologuée la "Confession de Foi" qu'il avait rédigée au synode de Paris, en 1569, dont on vient de célébrer le quatrième centenaire.

Désormais on donnera à ce document le nom (mal choisi) de "Confession de la Rochelle".

Le 12 novembre, Chandieu se rend à Lyon pour inaugurer la réouverture du culte public de concert avec les pasteurs de cette église : deux Provençaux, Jean Ricaud et André Caille.

Le roi avait promis d'accorder deux lieux de culte aux protestants de cette ville. En attendant ils pouvaient se réunir dans un faubourg "en la grange du Prévôt Jean, au lieu de la Guillotière." (10)

(8) Bernus op.c. (Journal autographe inédit)

(9) A la fin du XVI^e siècle, les deux châteaux de Chandieu et de Saint-Lagier seront offerts au "culte protestant de l'Église de Lyon."

Chandieu paraît également en mai 1572, au synode de Nîmes où son influence est prépondérante "pour affermir la discipline ecclésiastique". Il est même appelé auprès de la reine de Navarre qui avait de grandes décisions à prendre à propos du mariage de son fils.

**

Après la Saint-Barthélemy (24 août 1572) Chandieu doit reprendre à la hâte, le chemin de l'exil et cette fois ce sera pour douze ans. Il réussit à atteindre Genève, la ville refuge, le 5 septembre, et deux jours plus tard "noble Antoine de Chandieu, ministre" est inscrit sur le registre des habitants, avec son ami, Benoît Alizet, ministre à Saint-Lagier (11)

Chaque jour arrivent d'autres collègues ; ils sont près de quinze à la fin de l'année. Le 15 septembre, Théodore de Bèze, les reçoit à l'auditoire de l'Académie.

On leur offre de l'argent, on propose de les employer "pour prêcher à cette église de Genève". M. de Chandieu, au nom des pasteurs ses frères, remercie Dieu de la grâce qu'il leur a faite de les avoir amenés à cette Église « où dit-il, ils se contenteront « bien, d'être brebis. »

Il y avait parmi ces réfugiés des personnages de marque Casaubon, Scaliger, Henri et Robert Estienne, etc.

L'arrivée de Chandieu dans ce milieu ne passa pas inaperçue, si on en croit M. Fournier Marigny, qui a consacré une étude récente à "la Vie ardente de ce premier refuge".

« En 1572, arrive à Genève, écrit-il, un personnage considérable « Antoine la Roche Chandieu, ancien aumônier des armées de la « religion. C'est un homme généreux, un noble caractère, d'une « culture étendue... Un pasteur apprécié, grand orateur sacré, « fort estimé de tous... Il devint le commensal de Bèze après avoir « été naguère un ami et un familier de Calvin. » (12)

Son biographe Bernus ajoute : « les loisirs que notre héros « trouva en Suisse, à Lausanne puis à Aubonne lui mirent la « plume à la main, pour l'utilité de l'Église »

C'est, en effet, pendant cette période qu'il composa ses ouvrages religieux les plus importants ; entre autres un livre de piété pour les protestants de France, tiré des méditations des Psaumes. Il y joignit cinquante épîtres morales de huit vers chacune intitulées : Octonnaires sur la variété et l'inconstance du monde.

Les contemporains goûtaient fort cet enseignement de la morale en vers qui nous laisse froids aujourd'hui. On n'y trouve rien à glaner si ce n'est cette strophe qui nous montre un Chandieu sensible au paysage qu'il avait devant les yeux :

(10) La tradition veut que cette grange soit celle de "l'auberge du Chapeau Rouge" où s'est tenu un petit congrès d'"Evocations" et qui est actuellement en voie de démolition, dans la Grande rue de la Guillotière.

(11) Archives de Genève "Registre des habitants" 1572 — 75, n° 113 et 114

(12) Fournier Marigny — "La vie ardente du premier français" Genève 1942 p. 249

« Quand le jour, fils du soleil
« Nous découvre, à son réveil
« La montagne colorée
« D'une lumière dorée
« Je remets en ma pensée
« Le beau jour d'éternité
« Quand la nuit sera passée
« Et le monde aura été. »

Cette strophe fut reproduite, plusieurs fois, en vers latin et même mise en musique par Claudin le Jeune.

Sous le nom de Sadéel, Chandieu entreprit surtout toute une série d'ouvrages de polémique religieuse et rédigea plusieurs traités de la doctrine évangélique qui eurent des éditions même après sa mort.

Nous trouvons un écho de leur diffusion dans la vie de saint François de Sales par son neveu.

Ce biographe raconte que son oncle se trouvait en 1596 à Turin et le duc de Savoie l'interrogeait sur ce qui se passait à Genève. Le saint lui répondit entre autres : « par ses belles « et magnifiques imprimeries cette ville remplit toute la terre « de ses méchants livres. Cette année le livre de La Roche Chan- « dieu a été imprimé à en donner gratuitement pour 700 écus « d'or ». (13)

**

Les dix années paisibles passées au Pays de Vaux permirent à Antoine de Chandieu de s'occuper de sa famille et de ses nombreux enfants.

Deux étaient morts, avant la Saint-Bartélemy et quatre avaient suivi leurs parents dans leur fuite ; six autres leur naquirent dans l'exil, mais deux moururent au bout de peu de mois ainsi que le treizième né après leur retour en France (la mortalité infantile était fréquente à cette époque.)

Afin d'être aidé dans la tâche d'éducateur, ce père, soucieux de l'avenir de ses enfants avait pris chez lui comme précepteur, dès le 1^{er} avril 1574, un jeune réfugié, originaire du Velay, Gaspard Laurent qui devait occuper plus tard la chaire de grec à l'Académie de Genève.

Considéré comme un membre de la famille, il accompagna les aînés dans les pays de langue allemande, pour perfectionner leur instruction.

Après la mort de Chandieu, cet érudit termina quelques-uns des travaux de son maître, restés inachevés et prépara une édition posthume de ses œuvres théologiques. A la mort de Théodore de Bèze, en 1605, il composa deux épitaphes en vers grecs, qui unissaient le souvenir de Calvin, de Chandieu et de Bèze.

(13) " Vie de Saint François de Sales " par son neveu Auguste de Sales Lyon 1639 p. 120 (cité par A. Bernus)

Le 26 novembre 1580, la paix de Fleix amène un peu de tranquillité en France. Cependant ce n'est que le 2 juillet 1583 que Chandieu se décide à quitter son paisible asile d'Aubonne pour entrer dans sa patrie avec une partie des siens ; il ne pouvait se dispenser de surveiller sur place ses propriétés que, depuis quelque temps déjà, il avait visitées à plusieurs reprises.

En août et en septembre, il séjourne successivement à Pôles à Chandieu et à Chabotte pour s'établir dans la première de ces terres qu'il aimait particulièrement. Il note dans son journal, à la date du 19 décembre 1584 : « J'ai trouvé des violettes « de mars, au jardin de Pôles. »

**

Au mois de mars 1585, les troubles recommencent en Bourgogne et à Lyon avec la présence de la Ligue. En juin, Chandieu va mettre à l'abri sa famille à Genève et rentre seul à Pôles où d'ailleurs il ne séjourne pas car il part pour l'Aquitaine dans la maison du roi de Navarre, en qualité de "ministre de la parole de Dieu".

Il accompagne la cour dans ses déplacements : à Montauban Madame Duplessis-Mornay choisit "Messire Antoine de Chandieu, dit Sadéel, gentilhomme du Dauphiné, très excellent ministre de la parole" pour remplacer le parrain de sa fille, M. de Chastillon, le fils aîné de Coligny, qui était aux armées.

En 1587, nous trouvons Chandieu à la Rochelle que le roi de Navarre quittait le 24 août avec son armée, et le 20 octobre c'est la bataille de Courtas ; Chandieu est à côté du futur Henri IV pour faire réciter la prière et chanter les psaumes avant d'engager le combat. (14)

La victoire est complète, le duc de Joyeuse, chef de l'armée royale adverse, est parmi les morts, mais c'est en vain que Chandieu et son collègue d'Anmours conseillent au jeune roi de Navarre d'attendre le secours envoyé d'Allemagne et amené par le duc de Bouillon et Chastillon.

Il préfère licencier ses troupes, courir à Pau et porter aux pieds de la comtesse de Grammont les trophées de sa victoire pendant que, le 24 novembre, l'armée de secours capitulait pitoyablement à Auneau.

La légèreté des mœurs d'Henri de Navarre ne facilitait pas la tâche de ses prédicateurs et la santé de notre pasteur supportait mal la vie des camps pour laquelle il n'était pas fait.

Le 3 novembre 1587, il tomba gravement malade à Nérac ; à peine relevé, nous le trouvons à Nîmes, puis en janvier à Montauban où il accompagne le roi.

Cependant la plupart du temps, il languissait à Nérac isolé au milieu des soldats, loin de sa femme et de ses enfants : « cette dernière restée à Genève était affligée de maladie depuis « sept ou huit mois, ses deux filles aînées, en âge de se marier

(14) d'Aubigné — " Histoire universelle " Tome 111 p.83 et De Thou " Histoire " Tome VII p14

« étaient tourmentées par la fièvre quarte, et ses deux fils aînés, « sans direction, avaient abandonné leurs études. (15)

Enfin, au printemps 1588, il réalise son propre désir ; il rejoint Genève et reprend son journal interrompu où on lit : « le quatre mars, je suis revenu à Genève auprès des miens qui « y attendent la miséricorde de Dieu et la délivrance des Eglises ».

La famille se retrouvait dans la gêne par suite d'une nouvelle saisie opérée sur leurs biens.

**

Chandieu ne fit que toucher barre à Genève. Le futur Henri IV lui confiait une mission diplomatique en Allemagne afin, écrivait-il « de dire à son illustre cousin, le duc Casimir, administrateur de l'Electorat, l'état de nos affaires, nos résolutions et « nos desseins... Je ne doute point, ajoutait-il, que sa piété et « sa qualité ne laissent beaucoup de bonnes odeurs à nos affaires ». (16).

Parti de Genève, le 17 mars 1588, Chandieu arrivait à Heidelberg le 1^{er} avril, après s'être arrêté à Berne, Bâle et Strasbourg. Il se rendit ensuite à Cassel, à Francfort. Partout il fut très bien reçu par les Eglises, les universités, les magistrats et les souverains. Jean Casimir témoigna au négociateur son contentement par le don d'une médaille en or à son effigie.

De retour à Genève, Antoine de Chandieu continua à s'occuper des affaires des Eglises et de celles du roi dont il avait toute la confiance. Ses descendants, les de Sévery conservent la preuve de cette estime : "un saphir monté en bague donné par Henri IV à Antoine de Chandieu comme une marque d'amitié et de reconnaissance." (17)

Ses fils se souviendront de l'amitié d'Henri IV et lui dédièrent le recueil posthume des œuvres théologiques de leur père. (18)

**

En 1589 les hostilités commencent entre Genève et la Savoie. Les fils aînés d'Antoine de Chandieu prennent les armes dans les compagnies suisses levées pour la défense de la ville hospitalière et bientôt suivront leur corps de troupe en France, quand Henri IV partira à la conquête de son royaume.

Jean de Chandieu se trouva à la bataille d'Ivry et vers la fin de 1590 il connut un sérieux danger vers Pithiviers.

De son côté, leur père, le pasteur Antoine, servait d'aumônier durant le combat du Plan des Ouales ; mais l'heure de sa mort approchait :

(15) Lettre d'Hotman, citée par A. Bernus. O.C.

(16) Berger de Xivray : "Recueil des lettres missives d'Henri IV" Tome 11 p. 317

(17) M. et Mme Wilham de Sévery : "Salomon et Catherine de Sévery et leurs amis." 1911

(18) "Ant. Sadéllis Chandæ" "Nobilissimi viri opera theologica" (Genève 1592 - 1593 - 1599 - 1613 - 1620 in fol.)

78

« Le 23 février 1591, à onze heures, mon père s'est endormi « paisiblement dans le Seigneur, inscrivant son fils Daniel à la « fin du journal de son père, au grand détriment de toute l'Eglise « et de notre famille, après avoir souffert, l'espace de trois « semaines d'une inflammation de poumons ».

Ce fils, héritier de la piété et de la foi paternelles, fait suivre cette note d'une prière : elle se termine, par cette phrase qui résume la vie exemplaire de ce ministre gentilhomme Antoine de Chandieu : « Fais, mon Dieu, que je parvienne à mériter « de porter le nom de mon père. »

**

A l'époque de la mort de ce père regretté, le château de Chandieu transformé en forteresse avancée de Lyon était occupé par les soldats de la Ligue, sous les ordres du capitaine Cambray.

Il ne fallait plus compter sur les revenus des propriétés de famille, aussi le conseil de la ville de Genève décrète le 4 mars 1591, de continuer à allouer à la veuve d'Antoine de Chandieu "le char de vin" qu'on avait l'habitude de donner à son mari alors qu'il prêchait chaque dimanche. (19)

Bientôt, Henri IV ramènera la paix religieuse en France et après l'édit de Nantes, Jean de Chandieu, l'aîné de cette famille, de retour des armées, mettra le château de Chandieu, berceau de ses ancêtres, à la disposition de ses coreligionnaires lyonnais pour la célébration du culte réformé.

Ainsi le nom de "Chandieu" au seizième siècle est lié à l'histoire du protestantisme français.

Docteur Joseph SAUNIER.

(19) Les articles de A. Bernus in : "Bull. de la Soc. d'histoire du protestantisme français 1.888 Tome 37" ont fourni la principale documentation de la présente étude.

TARIFS 1959-1960

ADRESSE :

Groupe d'études historiques du Bas-Dauphiné, « EVOICATIONS », Crémieu (Isère). C.C.P. Lyon 2142-59.

Abonnement	4,5 NF
Abonnement de soutien (1)	5,5 NF
Ami d'« Evocations »	7 NF
Membre Bienfaiteur	10 NF

(1) Les revues sont expédiées sous enveloppe, non pliées.

78